
Ricard, Alain. – *The Languages and Literatures of Africa : The Sands of Babel*. Traduit du français par Naomi Morgan (traduction et version augmentée de *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris, CNRS Éditions, Karthala, 1995, 304 p.) Oxford, James Currey ; Trenton, Africa World Press ; Cape Town, David Philip, 2004, ix p. et 230 p. | Ricard, Alain. – *La formule Bardey. Voyages africains*, Bordeaux, Confluences (« Traversées de l'Afrique »), 2005, 288 p., gloss., biblio.

Anthony Mangeon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/5909>
DOI : 10.4000/etudesafricaines.5909
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006
Pagination : 238-244
ISBN : 978-2-7132-2089-0
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Anthony Mangeon, « Ricard, Alain. – *The Languages and Literatures of Africa : The Sands of Babel*. Traduit du français par Naomi Morgan (traduction et version augmentée de *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris, CNRS Éditions, Karthala, 1995, 304 p.) Oxford, James Currey ; Trenton, Africa World Press ; Cape Town, David Philip, 2004, ix p. et 230 p. | Ricard, Alain. – *La formule Bardey. Voyages africains*, Bordeaux, Confluences (« Traversées de l'Afrique »), 2005, 288 p., gloss., biblio. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/5909> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.5909>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Ricard, Alain. – *The Languages and Literatures of Africa : The Sands of Babel*. Traduit du français par Naomi Morgan (traduction et version augmentée de *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*, Paris, CNRS Éditions, Karthala, 1995, 304 p.) Oxford, James Currey ; Trenton, Africa World Press ; Cape Town, David Philip, 2004, IX p. et 230 p. | Ricard, Alain. – *La formule Bardey. Voyages africains*, Bordeaux, Confluences (« Traversées de l'Afrique »), 2005, 288 p., gloss., biblio.

Anthony Mangeon

- 1 Depuis trente ans, l'œuvre scientifique d'Alain Ricard conjugue enthousiasme et rigueur, et nous offre, à la croisée de l'anthropologie culturelle, des sciences politiques et de la littérature comparée, une étonnante et stimulante réflexion sur la diversité et le rôle des littératures dans l'histoire des sociétés africaines – des temps anciens jusqu'à nos jours, en passant par l'époque coloniale. Se réclamant volontiers de Melville Herskovits¹, par l'importance qu'il accorde à l'acculturation et à l'histoire de l'Afrique comme carrefour d'échanges et d'influences entre diverses configurations culturelles, mais également tributaire de la philologie et du comparatisme européen (notamment Albert Gérard, Henri Meschonnic et Harald Weinrich), par l'intérêt qu'il porte à la dimension linguistique des consciences et des cultures, A. Ricard a su, par ailleurs, s'ouvrir d'emblée à l'influence de nombreux écrivains et penseurs africains (dont Wole Soyinka, Sory Camara, Clémentine Faïk-Nzuji, Ali Mazrui et Ebrahim Hussein) avec lesquels il s'est engagé dans un constant dialogue critique. Son itinéraire de chercheur l'a ainsi mené du Nigeria à la Tanzanie, en passant par le Togo, le Congo, le Kenya et l'Afrique du Sud, tandis que ses activités d'enseignant l'ont conduit du département d'anthropologie de l'Université Victor-Segalen (Bordeaux II) à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris. Enfin, ses travaux critiques l'ont amené à contribuer régulièrement aux revues *Présence africaine*, *Research in African Literatures*, *Études littéraires africaines*, mais également *Politique africaine* dont il fut notamment rédacteur en chef et directeur.
- 2 Forte d'une dizaine de livres, et de plus de cent cinquante articles consacrés à divers auteurs du théâtre et des littératures en Afrique, sa bibliographie vient de s'enrichir de deux nouveaux titres qui constituent, à destination des lecteurs anglophones et francophones, deux bilans aussi denses que contrastés des pérégrinations culturelles et livresques de cet infatigable itinérant du savoir.
- 3 Le plus récent, *La formule Bardey*, vient de paraître aux éditions Confluences, dans la collection « Traversées de l'Afrique » que dirige l'auteur, et qui a pour objectif premier d'offrir au public francophone certains textes rares, traduits des langues africaines. C'est ainsi qu'après avoir édité certains des premiers récits sud-africains – *Au temps des cannibales* (1912), d'Édouard Motsamai (1870-1959), *Dans les cavernes sombres* (1946), de James Machobane (1914-), et *L'homme qui marchait vers le soleil levant* (1907), de Thomas Mofolo (1877-1948) –, tels qu'ils furent traduits du sesotho par l'écrivain, pasteur et anthropologue Victor Ellenberger (1879-1972), A. Ricard a fait paraître, en 2001, *Vergers de l'aube, paroles mandenka sur la Traversée du Monde*, où Sory Camara retrace sa recherche sur les gens de la parole comme un itinéraire initiatique – sa méthode d'interprétation des récits de la tradition mandingue découlant, en effet, des concepts et du style même de la narration des maîtres griots². C'est donc tout naturellement que l'africaniste français vient augmenter la collection qu'il dirige en nous offrant, à son tour, une autobiographie intellectuelle par laquelle il relate ses multiples voyages et séjours en Afrique, mais également ses rencontres et conversations avec de nombreux écrivains africains, dont Wole Soyinka. Ce livre vient à point pour qui veut comprendre et contextualiser les étapes et le développement d'une pensée sur les langues et les littératures africaines dont l'autre ouvrage, *The Languages and Literatures of Africa*, constitue à ce jour la synthèse la plus aboutie.

- 4 Paru en 2004, et simultanément sur trois continents (Afrique, Europe, Amérique), ce dernier volume est plus que la traduction du texte paru en 1995 aux éditions Karthala, et qui s'intitulait *Littératures d'Afrique noire. Des langues aux livres*. Il en constitue en effet, dix ans plus tard, le prolongement et la nouvelle version, largement complétée et remaniée, même si le plan d'ensemble reste sensiblement le même.
- 5 À contre-courant des tendances dominantes qui, le plus souvent, restreignent l'étude des « littératures africaines » aux textes produits en langues européennes par les écrivains de la diaspora, A. Ricard a fait le choix intempestif, mais ô combien salutaire, de s'intéresser prioritairement aux littératures qui « sont écrites et lues en Afrique d'abord »³. Contre la mondialisation d'une littérature diasporique, il a mis au centre de sa réflexion la notion de « littérature locale », et cette option l'a conduit à développer une pratique et une réflexion critiques particulièrement originales. Sur le plan méthodologique, il conjugue constamment démarche ethnographique et approche historique : les enquêtes et entretiens sur le terrain avec divers auteurs doivent en effet s'intégrer à une « compréhension des enjeux politiques autant qu'esthétiques » qui ont, depuis toujours, marqué la production littéraire. Quant au plan épistémologique, la confrontation avec l'inévitable pluralité des langues et des littératures africaines implique de mettre au cœur de la réflexion les réalités de « la conscience linguistique » : cette notion, empruntée au théoricien de la littérature Harald Weinrich⁴, et qui permet d'interroger « la place de la langue dans la conscience de l'écrivain », constitue, de fait, « le point aveugle d'une certaine historiographie littéraire » qui, « juchée sur une norme portée par une tradition classique [...], ne voit plus ce qui a produit cette norme [...] et n'a plus conscience de ce que la langue littéraire est une production historique » (1995 : 6). En faisant de la « conscience linguistique » le pivot de sa réflexion, l'auteur parvient à offrir un éclairage nouveau sur les rapports entre oral et écrit, langues africaines et langues européennes, mais également sur les pratiques de la diglossie, de la digraphie et de la traduction.
- 6 Le premier chapitre, qui porte sur la classification des langues en Afrique, expose les difficultés que soulève en ce domaine l'immense diversité linguistique du continent (plus de 1 500 langues, dont certaines sont tonales, tel le yoruba, et d'autres atonales, mais à genres ou à classes de noms [tel le kiswahili], quand d'autres sont parfois les deux, c'est-à-dire tonales et à classes [tels le shona ou le zoulou], ou bien à genres et à classes [comme le peul]), mais, surtout, il montre très clairement comment les enjeux et les approches linguistiques sont toujours éminemment politiques. Si la raciologie politique en Europe trouve ses sources dans des catégories linguistiques (langues japhitiques, sémitiques et hamitiques), les linguistes y ont, parallèlement, longtemps abordé les langues africaines en termes raciologiques, cherchant à confirmer avant tout la supériorité de la race blanche dans la hiérarchie évolutionniste. Quant à l'afrocentrisme initié par Cheikh Anta Diop, et qui prône l'unité panafricaine en postulant une commune origine des langues et cultures nègres dans la civilisation égyptienne, sa réaction contre le dualisme eurocentrique n'est pas à son tour exempte de racisme, puisque, à défaut d'arguments solidement étayés sur le plan linguistique, c'est sur un commun substrat biologique (la couleur de peau et les traits négroïdes) que repose, en dernier lieu, le rapprochement entre le wolof et la langue pharaonique. Pour sortir des impasses de la pensée raciologique, et pour prendre en compte la réalité linguistique de l'Afrique contemporaine dans toute sa complexité, A. Ricard propose donc d'adopter la distinction opérée par Ali Mazrui, lequel envisage le continent

comme une « foire aux cultures » défini par un « triple héritage » dont les diverses composantes (les cultures africaines autochtones, les éléments sémites – judéo-arabes – et enfin l'élément occidental, dans son bagage gréco-latin mâtiné de chrétien) interagissent le plus souvent à l'intérieur des (mais également entre les) diverses sociétés africaines. Cette thèse du « triple héritage » permet alors de dépasser « les épistémologies coloniales, mais aussi anticoloniales », et d'aborder concrètement la diversité des littératures africaines dans les relations qu'y ont historiquement tissées les trois composantes : « L'héritage autochtone est celui de la tradition orale ; l'héritage sémitique est celui des cultures du manuscrit, comme l'arabe ou le guèze. C'est aussi celui des langues et des littératures qui se sont développées à partir d'une synthèse entre un substrat autochtone et une forte influence sémitique, comme la langue et la culture swahili ou la langue et la culture haoussa. L'héritage gréco-latin est enfin celui du christianisme et de la civilisation occidentale dans sa version européenne qui a, à la fois, répandu l'usage de quelques grandes langues européennes et développé de nouvelles langues européennes. Le christianisme, à la différence de l'islam, a d'abord cherché à traduire son texte fondateur et à parler la langue des peuples qu'il rencontrait. Les littératures modernes en langues africaines et européennes sont le produit de cette rencontre » (1995 : 31).

- 7 L'auteur suit donc très logiquement ce plan presque diachronique, et il enchaîne alors plusieurs « histoires littéraires de l'Afrique » qui sont autant d'occasions de remettre en cause les idées reçues, tout en nous offrant ponctuellement de courtes monographies sur une langue, un pays ou un auteur en particulier.
- 8 Le deuxième chapitre, qui est ainsi consacré à « La tradition et l'oralité », ne se contente pas de saper très opportunément l'équation – fausse et convenue – entre Afrique et tradition orale : en rupture avec la coutume ethnologique qui, systématiquement, restreint les récits oraux à leur seule fonction sociale, sans nul égard pour leur facture littéraire, A. Ricard y rassemble non seulement les bases d'une approche poétique de la littérature orale, mais il revisite également les genres et les filiations littéraires. À une « rhétorique de l'oralité » qui tantôt trahit, dans ses édulcorations, le texte original, tantôt relève de mécanismes affectés (où la posture des écrivains complaisamment rencontre la paresse des critiques), s'oppose en effet une véritable « poétique », où la primauté des modalités rythmiques fait que l'oralité ne saurait être le seul apanage ou le simple vecteur de la tradition, mais bien un champ toujours vivant où s'exerce la création contemporaine, notamment dans le domaine théâtral.
- 9 Vient ensuite une série de trois chapitres extrêmement denses qui portent respectivement sur « L'héritage manuscrit » (chap. III), « Les livres et l'alphabet latin en Afrique occidentale » (chap. IV), puis « Les livres et l'alphabet latin en Afrique orientale et australe » (chap. V) : y sont recensées les diverses productions, anciennes et contemporaines, qui se sont écrites en guèze, en amharique, en haoussa, en kiswahili, mais également en yoruba, en igbo, en ewe, en akan, en gikuyu, en shona, en xhosa, en sesotho et en zoulou. Ces divers panoramas permettent tout d'abord de relativiser notre conception moderne et parfois naïvement individualiste de la littérature. Ils montrent, en effet, et ce sans ambiguïtés, comment l'acte littéraire, en tant qu'« inscription d'un sujet dans une langue et dans une histoire » (2004 : 49), est indissociablement lié à des structures, et surtout à des politiques institutionnelles qui favorisent son émergence, sa perpétuation, et qu'il entretient en retour. Ainsi, le

développement de traditions manuscrites en guèze, en amharique, en haoussa ou en kiswahili fut partie prenante de traditions religieuses et politiques parfois séculaires, tandis que les littératures très dynamiques qui, par exemple, existent aujourd'hui en yoruba ou en kiswahili sont également le produit de politiques très volontaristes en matière d'alphabétisation, de publication, de traduction et de constitution de traditions académiques propres. Réciproquement, elles participent au maintien de fortes identités nationales, en dépit des variations dialectales et de la diversité ethnique, quand d'autres littératures (en igbo, en ewe, en gikuyu) risquent de se tarir faute de telles traditions ou de telles politiques, ou bien encore sont soumises, comme le shona, à une véritable extraversion théorique, puisque les seules études dont on dispose à leur égard sont produites dans des langues étrangères ! Mais ces trois chapitres présentent encore un autre intérêt qui constitue pratiquement le contrepoint du premier : c'est qu'ils exposent à de multiples occasions, comment la vitalité d'une littérature est étroitement dépendante de l'audace de ses écrivains, qui sont et demeurent avant tout des « inventeurs de langue », et des rénovateurs ou des innovateurs en matière de « genres littéraires ». Le lecteur est ainsi régulièrement introduit à des œuvres souvent méconnues, quand bien même leurs auteurs ne le sont pas toujours : ainsi en va-t-il, entre autres, des poèmes zoulous de B. W. Vilakazi ; du volumineux roman (600 pages en kikerewe, puis en kiswahili) d'Aniceti Kitereza, *Bwana Myombekere na Bibi Bugonoka*⁵ ; de l'autobiographie du potentat négrier Tippto Tip, elle aussi écrite en kiswahili ; du Moeti Oa Bochabela (1907), premier récit soutu de l'écrivain Thomas Mofolo, dont la renommée mondiale tient davantage, aujourd'hui, à son *Chaka* de 1925... Tous ces textes sont autant d'occasions d'illustrer la nature souvent diglossique et dialogique de la conscience linguistique, puisqu'ils donnent à entendre, au sein même de leurs procédés d'écriture, autant de voix dissonantes, de langues parfois en compétition que de synthèses réussies entre pratiques littéraires africaines et européennes (2004 : 107, 114-115).

- 10 Tout cela nous amène ainsi, presque naturellement, à envisager l'activité des « passeurs », c'est-à-dire de ces écrivains qui ont exercé « l'écriture en deux langues », et pour qui l'expression en langues européennes fut toujours problématique. Le chapitre VI leur est tout entier consacré, et il met notamment en relief deux stratégies opposées, mais toutes deux largement conditionnées par leurs contextes historique et politique. La première, celle de la digraphie, apparaît dans le contexte francophone : la forte pression assimilationniste pour le passage à l'écriture en français a en effet généré, chez certains écrivains (dont les plus exemplaires sont le Malgache Jean-Joseph Rabearivelo, le Rwandais Alexis Kagamé, et le Malien Amadou Hampâté Bâ), une volonté de maintenir conjointement une activité créatrice dans les langues africaines, d'où le « dialogue conflictuel », la « tension fructueuse » et « l'échange dynamique entre les langues » (2004 : 124) que A. Ricard s'attache à explorer dans leurs œuvres. Dans le contexte anglophone, en revanche, « l'intérêt poli pour les langues du pays et la négligence bienveillante à l'endroit des efforts africains pour apprendre la langue coloniale » aboutissent à des stratégies inverses, c'est-à-dire soit à « des œuvres en anglais, décomplexées et véritablement assumées », comme dans la prose de Chinua Achebe ou de Wole Soyinka, soit à des opérations de traduction des langues africaines dans les langues européennes (c'est le cas d'Okot p'Bitek entre l'acholi et l'anglais), soit à des africanisations de la langue anglaise qui, à l'instar d'Amos Tutuola ou de Ben Okri, sont le « fruit d'un effort conscient pour restituer la pluralité des voix, c'est-à-dire la pluralité de sujets linguistiques en dialogue les uns avec les autres » (*ibid.*).

- 11 Après avoir arpenté des espaces littéraires qui demeuraient, très largement, autant de *terrae incognitae* pour le lecteur occidental, après nous avoir initiés, de façon exemplaire, aux mouvantes frontières linguistiques des écritures africaines, l'auteur revisite alors, dans ses trois derniers chapitres, les territoires qui demeurent aujourd'hui les plus familiers des langues et des littératures d'Afrique. Se demandant si certaines voies s'ouvrent « vers un nouveau discours poétique ? », le chapitre VII est tout entier consacré aux poètes africains qui, francophones, anglophones ou lusophones, ont fait le choix « pragmatique » d'une écriture en langues européennes. Partant d'une conception moderniste de la poésie (comme « musique de la conversation », c'est-à-dire écho transfiguré des « rythmes du parler quotidien »), il interroge le problématique écart entre les parlers quotidiens de l'Afrique (où les langues européennes se limitent, avant tout, à un usage urbain) et la production de textes poétiques linguistiquement étrangers à ces mêmes parlers. Par-delà les stratégies plutôt rhétoriques d'un Léopold Sédar Senghor (dont les poèmes, suggérant leurs possibles accompagnements musicaux, établissent davantage une atmosphère qu'ils ne reflètent une réelle pratique musicale), on mesure, chez les poètes anglophones du Nigeria (Wole Soyinka, Christopher Okigbo), l'importance du recours au mythe dans la profération poétique, ainsi que l'influence des formes liturgiques sur l'écriture. Toutefois, en dépit de l'attention qui est, par la suite, également portée au baroque verbal d'un Tchicaya U Tam'si, par exemple, on peine à comprendre ce qui distingue effectivement ces nouvelles écritures poétiques africaines des expérimentations modernistes des avant-gardes européennes ou américaines. Sans doute l'auteur eût-il dû illustrer plus concrètement son propos de citations fréquentes, et peut-être l'analyse eût-elle gagné à confronter ces divers auteurs à d'autres poètes délibérément « nègres », et tout aussi partagés entre francophonie et anglophonie : on pense, évidemment, aux poèmes des Noirs-Américains (Langston Hughes, Sterling Brown, Melvin Tolson...) ou des Caribéens (Aimé Césaire, mais aussi Édouard Glissant, Derek Walcott...). L'exemple du Mauricien Édouard Maunick, dont l'œuvre est rapidement évoquée, constitue toutefois un intéressant cheminement dans cette direction.
- 12 Dans le chapitre VIII, c'est « l'invention du théâtre » en Afrique qui connaît un nouvel éclairage : au rebours d'affirmations fréquentes et péremptoires, l'auteur montre qu'il y a moins de continuité évidente que d'importantes différences entre les rituels anciens (danse des masques, festivités collectives) et les nouveaux arts de la scène. Replaçant le dramaturge au cœur d'une dialectique complexe entre usages sociaux et créativité individuelle, l'auteur explore alors les diverses pratiques théâtrales qui furent, dans des contextes sociaux, linguistiques et culturels transformés, autant d'expérimentations ou de projets de « synthèse entre texte, gestes et musique » (1995 : 201 ; 2004 : 163). Après les réussites du théâtre populaire au Nigeria (notamment les performances d'Hubert Ogunde et de sa « compagnie mixte », qui se sont très tôt affranchis des masques pour mettre en scène tout à la fois les relations conjugales et l'avènement d'un sujet historique), c'est l'œuvre de Soyinka qui est revisitée dans ses dimensions dramaturgiques, poétiques et métaphysiques. Un rapide survol du théâtre anglophone permet ensuite de mieux apprécier, par mesure d'écart, le théâtre africain francophone : né de l'École William-Ponty et de l'Exposition de 1937, celui-ci tardera à s'émanciper de la tutelle scolaire et coloniale, où danses et chants n'ont d'autre présence que folklorique ; à compter des indépendances se constitueront toutefois deux grandes catégories de drames : d'un côté, la comédie des mœurs villageoises ; de l'autre,

le drame historique. Avec l'apparition de troupes semi-professionnelles (Sony Labou Tansi, Zadi Zaourou, Werewere Liking), la pratique théâtrale s'est enfin trouvée profondément altérée par un intérêt sincère pour les formes populaires et un très grand souci de synthèse « entre des mots étrangers, des gestes et des rythmes, portés, vécus corporellement » (1995 : 220 ; 2004 : 179).

- 13 Le dernier chapitre, qui donne son sous-titre à l'ouvrage (« Les sables de Babel »), reprend diachroniquement les développements de la fiction africaine en langues européennes, depuis les pionniers (J. A. Casely Hayford, Félix Couchoro) jusqu'aux contemporains (Ahmadou Kourouma, Ken Saro-Wiwa), en passant par les premiers maîtres du roman (Paul Lomani-Tshibamba, Mongo Beti, Chinua Achebe, Ngugi wa Thiong'o, etc.). Cet ultime panorama, pour indispensable qu'il soit, est probablement le plus hâtif et il contient, de fait, plusieurs malencontreuses erreurs ou négligences (p. 193 : la date de parution de *L'aventure ambiguë* [1961] est confondue avec la date de naissance de son auteur, Cheikh Hamidou Kane [1928] ; p. 191 et p. 200, les dates des décès [pourtant signalées par l'auteur] de Mongo Beti [2001] et Sony Labou Tansi [1995] ne sont pas données au lecteur) : cela obère quelque peu l'ambition de faire de cet ultime chapitre un point de référence. On regrettera, de même, que la dépouille de Senghor soit oubliée en Normandie (p. 161), et non restituée au Sénégal où elle repose désormais ; que l'œuvre abondante du poète et essayiste anglophone Taban Lo Liyong soit complètement négligée, se réduisant ici à la portion congrue d'une nouvelle traduction d'Okot p'Bitek ; ou que soit déplorée (p. 48) l'absence de tout dictionnaire français-amharique, quand ce manque est désormais comblé, depuis 2004, par le volume de 20 000 entrées issu d'une collaboration franco-éthiopienne dirigée par Éloi Ficquet et Abebe Berhanou⁶. Ces quelques scories ne sauraient toutefois occulter l'intérêt considérable de la bibliographie abordée, riche et précise, ni le caractère à proprement parler odysseén de ce périple en langues et littératures africaines ; tout au contraire, elles appellent d'ores et déjà de nouvelles rééditions, toujours plus complètes, et, on l'espère avec confiance, une traduction prochaine de cet ouvrage de référence dans une grande langue africaine, telle que le kiswahili si familier à l'auteur. Né d'une myriade de rencontres, ce livre ouvre un archipel de lectures, et l'on n'a pas fini d'être reconnaissant à Alain Ricard d'avoir été pour nous ce passeur.

NOTES

- 1.. Voir A. RICARD, « De l'africanisme aux études africaines. Textes et "Humanités" », *Afrique & histoire*, 2, 2004, pp. 171-192.
- 2.. E. MOTSAMAI & J. MACHOBANE, *Au temps des cannibales*, suivi de *Dans les cavernes sombres*, Bordeaux, Confluences, 1999 ; S. CAMARA, *Vergers de l'aube, paroles mandenka sur la Traversée du monde*, Bordeaux, Confluences, 2001 ; T. MOFOLO, *L'homme qui marchait vers le soleil levant*, Bordeaux, Confluences, 2003.
- 3.. Voir A. RICARD, « La notion de littérature locale », *Études littéraires africaines*, 17, juin 2004.

- 4.. H. WEINRICH, *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1990.
- 5.. Ce roman est désormais disponible pour le public anglophone dans la traduction publiée en 2002 par G. Ruhumbika : *Mr Myombekere and his Wife Bugonoka, their Son Ntulanalwo and Daughter Bulihwali : The Sotry of an Ancient African Community*, Dar es-Salaam, Mkuki Na Nyota, 2002.
- 6.. Voir A. BERHANOU & É. FICQUET (dir.), *Dictionnaire français-amharique*, Addis-Abeba, Shama Books, scac, ambassade de France en Éthiopie, 2004.